

Olivia ne dit rien, mais adressa à la fermière un regard que celle-ci comprit encore mieux.

—Oh ! je l'aime comme mon enfant ! reprit-elle ; moi . . . je n'ai pas le bonheur d'en avoir . . .

Olivia embrassa sa fille.

—Et ce n'est pas pour dire, continua Madeleine ; je m'en console avec ma petite Lily . . . Pardon, madame, mais vous me le permettez, n'est-ce pas ?

Sans doute !

—Vrai, interrompit le fermier, nous ne vous la fardons pas, bien sûr ! Elle est toujours telle que vous la voyez là, avec ses gazes et ses dentelles . . . Dame ! il faut bien montrer que c'est une petite lady. Parbleu, toute la maison n'est qu'en blanchissage du matin au soir à cause de cela.

—Père ! dit Olivia en se retournant vers le vieillard, regarde, comme elle rit ! Oh, si Alfred pouvait la voir ainsi !

—Il la verra à son retour. Il retrouvera sa femme et sa fille brillantes de santé . . . lui, qui était si inquiet de les laisser souffrantes toutes deux !

Pendant ces discours et ces caresses maternelles, le fermier commença peut-être à comprendre qu'il était inutile. Il recula de quelques pas, et regarda machinalement par la fenêtre.

—Je vais voir si les chevaux ont ce qu'il faut, dit-il enfin ; puis il sortit.

Il y avait déjà quelque temps qu'il était dehors lorsqu'il se fit du bruit dans la cour. Les chiens aboyèrent. Presque aussitôt la porte de la salle s'ouvrit, et un homme parut sur le seuil.

La fermière qui, en ce moment, était appuyée sur le dossier du fauteuil d'Olivia, se releva au bruit et tressaillit avec un mouvement de surprise mêlée d'effroi :

—Ned Norton ! dit-elle.

Celui qu'elle appelait Ned Norton était un jeune homme d'une haute stature, dont la taille svelte et bien prise, couverte d'un mauvais sarrau de toile serré par les reins par une large ceinture, annonçait la force et la souplesse. Les traits de son visage, réguliers et beaux, avaient une expression singulière d'audace, d'insouciance et d'ironie. Une forêt de cheveux blonds, dorés par la pluie et le soleil, et rejetés en arrière, flottait en désordre sur son front et sur son cou hâlés par le vent, le soleil, le froid et la poussière. Ses yeux d'un bleu ardent, hardis et mobiles, semblaient lancer des éclairs. De larges guêtres de cuir, un havresac sur l'épaule, un bâton noueux à la main, un fusil en bandoulière, complétaient son costume et sa physionomie, peu faite pour inspirer une grande confiance au paisible voyageur qui l'eut rencontré le soir au coin d'un bois.

Les nobles visiteurs le regardèrent en effet avec étonnement.

—Bonjour, Meg, dit Norton s'avançant hardiment sans saluer. Où est ton mari ?

—Il est à l'écurie, monsieur Norton ! répondit Madeleine d'une voix peu assurée ; mais . . .

—Mais, il serait sans doute peu satisfait de me voir, n'est-ce pas ? interrompit Norton avec ironie. C'est précisément pour cela que je viens.

—Mais . . . il est peut-être sorti.

—Ah ! . . . Eh bien, j'attendrai.

—Je vous en prie, Ned ! dit la fermière d'un ton suppliant ; vous savez ce que Tom vous a dit la dernière fois. Pourquoi venir chercher une querelle inutile ? Je vous en prie ne l'attendez

pas. Que voulez-vous ? dites-le-moi. Si je puis vous le donner, je vous le donnerai.

—Oui, je sais que tu es une bonne fille, Meg ; mais tu ne peux seule me donner ce que je viens chercher. Je veux parler à ton mari. Il y a trop longtemps que je suis sans argent, sans abri. Il faut que cela finisse.

—Sans argent, sans abri ? à qui la faute ? repartit Madeleine avec amertume. Pourquoi ne travaillez-vous pas, Ned ? vous qui seriez, si vous le vouliez, le meilleur ouvrier du pays . . .

—Ouvrier ! moi ! Tu n'y penses pas, ma bonne ! interrompit Ned avec un ton de fierté, un air de dédain aristocratique qui contrastaient singulièrement avec ses habits, mais qui s'accordaient avec la noble régularité de ses traits. Travailler, tu te moques . . . Ne suis-je pas gentilhomme ?

La fermière haussa les épaules.

—Ceux qui vous ont appris que vous l'étiez vous ont rendu un bien grand service ! Voyez ce qu'ils ont fait de vous ! Ne vaudrait-il pas mieux cent fois être un bon ouvrier, rangé, laborieux, qu'un . . .

Elle s'arrêta.

—Qu'un vaurien, qu'un bandit, n'est-ce pas ? interrompit Ned avec une sourde irritation. Allez, je sais bien ce que vous pensez de moi quand j'y suis, et ce que vous dites quand je n'y suis pas ? Mais patience, patience ! tout sera payé à la fois. Tas de paysans, qui devriez me servir, n'est-ce pas vous qui êtes des brigands, des voleurs, puisque vous êtes chez moi ? tandis que je couche sur la pierre au bord du chemin !

—Chez vous ! chez vous ! répliqua vivement la fermière ; et depuis quand, s'il vous plaît ? Cette ferme n'est-elle pas à nous ? Ne l'avons-nous pas achetée, payée ? . . .

—Et à qui ? est-ce à moi ? brigands que vous êtes ! Ai-je consenti à vous la vendre ? Ne m'a-t-elle pas été volée ?

—Est-ce notre faute à nous, Ned ? reprit Madeleine plus doucement. D'autres ne l'auraient-ils pas achetée à notre place ? Est-ce notre faute, si . . .

—Oh, je sais bien ! Toujours la même raison ! Ils ont fusillé mon père, confisqué ses biens, dépouillé l'orphelin innocent . . . Et ils appellent cela de la justice ! Mais patience ! l'enfant orphelin a grandi ; il sait ce qu'il est, ce qui lui appartient . . . Il a un fusil et s'aura s'en servir !

Un feu sauvage brillait dans les yeux d'aigle de Ned en prononçant ces sinistres paroles, et il frappa sur la crosse de son fusil avec un mouvement convulsif.

Jusqu'à ce moment Olivia et son père avaient été spectateurs étonnés et silencieux de cette étrange discussion. Le vieillard se leva :

—Vous ne réfléchissez pas à ce que vous dites, jeune homme, lui dit-il d'un ton sévère. Ce seul mot peut vous perdre. Que venez-vous chercher ici ?

Norton, un peu surpris, jeta un regard sur la belle figure et sur les cheveux blancs du vieillard. Il resta un moment indécis. Puis, comme s'il eût été poussé par une fausse honte, il releva la tête avec arrogance.

—De quoi vous mêlez-vous ? répliqua-t-il brusquement.

—De ce qui me regarde, repartit le vieillard avec sang-froid. Vous êtes entré ici, brutalement, avec toutes les manières d'un bandit de grand chemin ; vous insultez, vous menacez une femme, chez elle, devant moi. Je vous demande ce que vous voulez . . . parce que, si vous ne répondez pas convenablement, je vous fais mettre dehors par mes gens . . . et si vous avez le malheur de